

Itinéraires

**Itinéraires**

Littérature, textes, cultures

**Numéro inaugural | 2008**

**L'homme en tous genres**

---

## Virilité et pouvoir dans l'imaginaire des textes érotiques de la Révolution

Jean-Marie Roulin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2213>

DOI : 10.4000/itineraires.2213

ISSN : 2427-920X

### Éditeur

Pléiade

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 107-120

ISBN : 978-2-296-07519-1

ISSN : 2100-1340

### Référence électronique

Jean-Marie Roulin, « Virilité et pouvoir dans l'imaginaire des textes érotiques de la Révolution », *Itinéraires* [En ligne], Numéro inaugural | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2213> ; DOI : 10.4000/itineraires.2213

---



*Itinéraires* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

# Virilité et pouvoir dans l'imaginaire des textes érotiques de la Révolution

## *Abstract*

Throughout the French Revolution, a number of texts of varying tonality (pornographic, satirical, pamphleteering, etc.) and reflecting a range of political positions exploited an imaginary of power and of virility expressed in terms of sexual potency. The phantasmic narrative of the erotic texts offered the foundational figure of Hercules, who, in political propaganda, became the emblem of the people, trading in his male member in order to wield a Republican club. This figure, which raises a number of questions, was deconstructed by Sade in *La Philosophie dans le boudoir* through a radically new figure of masculinity uniting both the phallic and the anal.

À l'entrée « Masculinité », un dictionnaire contemporain des idées reçues mettrait « toujours en crise ». Quel que soit le moment ou le lieu observé, elle est en effet perçue comme instable et menacée. Que ce sentiment de crise soit quasi permanent relève non de facteurs circonstanciels, mais des enjeux engagés : la masculinité implique toujours un rapport de pouvoir, entre hommes et femmes, dans une relation de « dominant » à « dominée », pour reprendre la terminologie de Pierre Bourdieu<sup>1</sup>, mais aussi entre dominants : « notre société est une société de concurrence, concurrence entre mâles, entre porteurs de phallus », rappelait judicieusement Guy Hocquenghem dans *Le Désir homosexuel*<sup>2</sup>. Dès lors, il faut appréhender la masculinité comme le lieu de luttes pour le pouvoir et de rivalités, qui impliquent remises en cause et modifications des stratégies. De ce point de vue, la Révolution française constitue un moment particulièrement intéressant, puisque ces années ont été celles d'un bouleversement sans précédent du pouvoir et de ses symboliques. La lutte pour la domination a articulé un clivage à double niveau : d'une part, celui qui a vu s'affronter les ré-

---

1. P. Bourdieu, *La Domination masculine* (1998), Paris, Le Seuil, coll. « Points », 2002.

2. G. Hocquenghem, *Le Désir homosexuel* (1972), Paris, Fayard, 2000, p. 107.

publicains et les monarchistes, mais aussi les jacobins et les girondins, ou la Montagne et les thermidoriens ; d'autre part, celui qui a conduit à l'exclusion des femmes de la vie politique. Ce double niveau s'inscrit dans la définition donnée par Bourdieu de la virilité : « une notion éminemment relationnelle, construite devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de peur du féminin<sup>3</sup> ».

Une des grandes forces de la domination masculine est d'être si profondément ancrée qu'elle en paraît naturelle. Son maintien exige donc un masquage constant de ses fondements symboliques : son pouvoir de séduction et sa force sont partout déclinés – la publicité en serait aujourd'hui un bon exemple – et son origine soigneusement cachée. À cet égard, il est significatif que la masculinité soit interrogée prioritairement par le biais des études féministes ou portant sur l'homosexualité. Dans la Genèse (IX, 18-27), Cham est maudit pour avoir osé regarder la nudité de son père ; et, ce qui est plus important, il devient « l'esclave de ses frères », déchu du pouvoir pour avoir vu la source symbolique de la domination. Nos sociétés peuvent admettre la représentation du sexe masculin au repos, mais jamais, sauf à être obscène, le sexe en érection. L'obscénité consiste à mettre en scène ce qui doit être caché : le sexe et la source du pouvoir. Dans un renversement carnavalesque, le texte pornographique exhibe et exalte le phallus, célèbre sa taille et ses productions lactées ; dans cet espace textuel, le sexe au repos devient obscène, dépeint, par exemple, comme « le membre efféminé & mollet qui ne fait plus envie<sup>4</sup> ». Le texte pornographique est obscène d'abord parce qu'il dévoile ce qui relève, culturellement, de l'intimité sexuelle, mais aussi parce qu'il donne à voir le sexe de Noé, c'est-à-dire de celui qui distribue le pouvoir, faisant de Sem et Japhet des maîtres, de Cham un esclave.

À cet égard, la période révolutionnaire a aussi été caractérisée par une prolifération de textes érotiques ou pornographiques, ou de caricatures portant sur la sexualité des personnalités politiques, à tel point que Lynn Hunt estime que ce n'est pas un hasard si « la pornographie occidentale a atteint son apogée avec Sade<sup>5</sup> » au cours de cette phase si particulière de l'histoire européenne. Plus précisément, dès la fin de l'Ancien Régime, les images et les textes licencieux se sont multipliés, ainsi que le constate Louis-Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris*<sup>6</sup>. Parallèlement, les enjeux de pouvoir se sont développés dans des textes ou des caricatures pornographiques, notamment avec les pamphlets sur l'impuissance suppo-

3. Bourdieu, *op. cit.*, p. 78.

4. *Les Délices de Coblentz, ou anecdotes libertines des émigrés français*, Imprimé à Coblentz, 1792, p. 44.

5. L. Hunt, *Le Roman familial de la Révolution française* (1992), trad. J.-F. Sené, Paris, Albin Michel, 1995, p. 147.

6. L.-S. Mercier, *Tableau de Paris* (1781), éd. J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, t. I, p. 1323-1324.

sée de Louis XVI et les « fureurs utérines » de Marie-Antoinette<sup>7</sup>. S'est ainsi mise en place une articulation du pornographique et du politique dans des textes qu'on peut lire comme un espace ludique de représentation ; par là est dévoilée l'origine symbolique du pouvoir, que la légende du frontispice du *Bordel patriotique* (1791) appelle « le père du genre humain qui fait tant de plaisir aux femmes<sup>8</sup> ». Dans l'approche de ces textes, on considérera, à la suite de Leo Bersani, que les structures sociales sont « des dérivations (et des sublimations) du plaisir sexuel et de l'exercice ou de la perte du pouvoir<sup>9</sup> ». L'imaginaire érotique donne ainsi accès aux symboliques qui sous-tendent les enjeux politiques. Cet imaginaire se déploie dans des textes de genres et de visées divers, difficiles à classer clairement : la nomenclature adoptée par les anthologies modernes et les débats qu'elle suscite – romans libertins, érotiques, etc. – rend compte de cette hétérogénéité. Ainsi, notre corpus comprendra des textes pornographiques (manuels érotiques, par exemple), des romans libertins ou érotiques, où la sexualité est moins explicitement exposée, et des pamphlets politiques, recourant au registre sexuel. La visée du texte (érotisme ou pamphlet ?) et la position politique ne sont pas toujours claires. Ainsi, dans *Le Bordel patriotique*, se trouvent réunies Marie-Antoinette et Théroigne de Méricourt, célèbre révolutionnaire. L'une y est donnée pour la fondatrice de cette maison de plaisir, l'autre pour sa gérante. Pamphlet contre Marie-Antoinette ? Certes, mais on y retrouve également un Marat impuissant et un Danton se donnant du bon temps. Il s'agit plutôt d'une satire carnavalesque, de tendance républicaine, mais sans positionnement politique explicite. De même, les scènes racontées – par exemple, Danton sodomisant un Marat dont la laideur et la constitution malade sont rappelées – ne constituent pas des scènes pornographiques *stricto sensu*, c'est-à-dire propres à susciter l'excitation du lecteur. Ainsi, la portée politique peut être subvertie par la visée érotique, au sens où le motif pamphlétaire n'est parfois qu'un support ou un prétexte à la mise en scène pornographique ; inversement, la représentation sexuelle peut n'avoir qu'une fonction de caricature carnavalesque.

Quelle que soit la diversité de leur visée et de leur posture politique, un certain nombre de textes de la période révolutionnaire déploient un imaginaire du mâle, à travers des mises en scène fantasmatiques de la virilité, au sens des caractéristiques physiques et des attestations de la puissance sexuelle, qui contribuent à la construction de la masculinité. Le récit fantasmatique sera donc appréhendé comme porteur de représentations collectives, conscientes ou inconscientes. On verra qu'ils renvoient à

7. Voir, entre autres, A. de Baecque, *Le Corps de l'Histoire : métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993.

8. Dans *Anthologie érotique. Le XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. M. Lever, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 2004, p. 1088.

9. L. Bersani, *Le rectum est-il une tombe ?* (1987), trad. G. Le Gaufey, Paris, Cahiers de l'Unebévue, 1998, p. 62.

la symbolique du pouvoir et à ses enjeux, symbolique que Sade déconstruit dans *La Philosophie dans le boudoir*.

### La virilité : la nature détournée et retrouvée

Le modèle masculin qui s'est imposé sous l'Ancien Régime s'inscrit dans la continuité du courtisan, dans une inflexion spécifique : c'est celle du mondain, voire du libertin, plus homme de salon que guerrier, évoluant dans un espace dominé par le féminin au XVIII<sup>e</sup> siècle ; les femmes ont été les organisatrices des salons et leur ont donné un nom (celui de M<sup>me</sup> de Tencin, de M<sup>me</sup> de Geoffrin, etc.). Dans ce cadre, les différences de sexe tendent à être gommées, notamment dans l'habitus masculin. Ainsi, un texte tardif, dressant un portrait élogieux du prince de Ligne, figure du courtisan accompli au XVIII<sup>e</sup> siècle, le dépeint « raccommoquant sa coiffure ébouriffée<sup>10</sup> ». La métaphore même de « raccommoquer » met en lumière une dimension de l'habitus que la Révolution réserve aux femmes, comme le rappelait Mercier parlant d'aiguille et de quenouille pour désigner l'espace du féminin. Or cette figure du courtisan est bien évidemment l'objet de caricatures violentes sous la Révolution, devenant le « petit-maître », appréhendé comme une déclinaison de l'« anti-nature ». Ainsi, dans *Les Délices de Coblenz*, texte anonyme de 1792, une émigrée relate, dans une lettre à son amie restée à Paris, les parties de plaisir des nobles qui ont quitté la France. Le pamphlet est subordonné à la visée érotique : le récit de l'épistolière décrit le désir des émigrées pour les hommes, focalisé en particulier sur un capitaine doté d'« un membre viril grand, au moins de dix pouces, et non moins gros que long » ; il est salué par un admiratif « voilà le roi des vits », et la femme qui en éprouve les ardeurs « [s]ix fois [...] a senti jaillir le fluide créateur avant qu'elle & son amant changeassent d'attitude »<sup>11</sup>. Si le terme de « roi » a sans doute ici une dimension parodique, la puissance, associée à un militaire, est magnifiée par la répétition de l'acte ; à côté de la périphrase de « fluide créateur », le chiffre six renvoie aux six jours de la Création. La noblesse dépeinte dans ce texte n'est pas impuissante, tout au contraire. Dans *La Suite des Délices de Coblenz*, le pamphlet l'emporte sur l'érotisme, sans doute parce que, à ce moment précis, les monarchies étrangères, secondées par les nobles français émigrés, font peser une menace sur la patrie proclamée « en danger » le 11 juillet 1792. Le sous-titre de cette suite l'indique : « Fête brillante donnée par M. le P<sup>e</sup> de Condé aux illustres émigrés français avant leur départ pour Paris » ; la constitution d'une armée et la menace d'un retour sont rap-

10. *Mémoires* de Rosalie Rzewuska, cités par H. Rossi, « Le Prince de Ligne est-il un idéal masculin au tournant des Lumières ? », dans *Le Mâle en France, 1715-1830 : représentations de la masculinité*, dir. K. Astbury et M.-E. Plagnol-Dieval, Berne, Peter Lang, 2004, p. 243.

11. *Les Délices de Coblenz*, p. 40.

pelées à la fin du texte par une note. Le prince de Condé n'est désormais plus seulement un « fouteur », mais également un « pédéraste », au goût particulièrement sélectif : « Il faut avoir, au moins, six degrés de noblesse pour avoir l'honneur d'être enculé par ce prince<sup>12</sup>. » Mais Coblentz, c'est d'abord le règne d'un plaisir hors nature, comme le relève l'épistolière :

Novice encore, [...] je n'avais joui que *naturellement* dans les parties brillantes où j'avais figuré ; mais je n'avais point encore l'idée de la magnificence des *Sardanapales* français, des *Satrapes* royaux, qui, émoussés, usés, énervés jusqu'à l'impuissance, n'ont conservé que le *goût* du plaisir et des violents désirs. Tout épuisés qu'ils sont, et incapables de jouir *naturellement*, l'habitude ancienne et perpétuellement renouvelée de se vautrer dans les sentines de l'impureté, leur fait un besoin de s'y replonger sans cesse<sup>13</sup>.

Les deux frères du roi sont dissolus, plus « par principes de mauvaise éducation que par une complexion ardente<sup>14</sup> ». La noblesse a été pervertie par ses éducateurs. Face à cette culture qui dévoie les mâles, il faut retrouver la voix de la nature.

Ainsi le préfacier des *Travaux d'Hercule ou la Rocamboles de la fouterie* (1790) déclare vouloir décrire les jouissances « que la nature, dans toute son énergie, est susceptible de procurer à ceux chez qui elle n'est point altérée. Je veux enfin chercher le plaisir dans sa source et non le saisir par ses ramifications<sup>15</sup> ». Aussi ne s'adresse-t-il pas aux « petits-mâtres, ces pygmées en galanterie », ni « à des débiles et des efféminés » : pour goûter les plaisirs, il faut une constitution mâle et vigoureuse. L'auteur en appelle à une nature du plaisir, impliquant une nature de la masculinité, faite d'énergie et de vigueur. Il se livre ainsi à une célébration de ce « chyle prolifique », de la « liqueur séminale » source de la « commotion électrique de la jouissance ». Au plaisir éduqué, mais dévitalisé, des émigrés à Coblentz se substitue une énergie puisée dans une supposée nature de l'homme. Par là, les paradigmes de la masculinité entrent en concurrence. Les personnages du traité érotique incarnent dans leur puissance virile la force de régénération qui a été l'un des grands slogans révolutionnaires. Ce retour à la nature s'accompagne d'un appel à la reproduction, le plaisir doit être fécondant, d'où un discrédit moral jeté sur certaines pratiques. Dans la suite qu'il a donnée à un des grands succès de la littérature érotique (*Dom B\*\*\*, Portier des Chartreux*, 1741, attribué à Gervaise de Latouche), Restif de La Bretonne conclut le chapitre qu'il consacre au « gamahuchage » (caresses orales) par cet appel à la reproduction, toujours au nom de la nature :

12. *Suite des Délices de Coblentz*, 1792, p. 17.

13. *Ibid.*, p. 7-8.

14. *Ibid.*, p. 26.

15. Dans *La Science pratique de l'amour : manuels révolutionnaires érotiques*, présentés par P. Wald-Lasosowski, Paris, Picquier, 1998, p. 193.

« Ô mauvais citoyens! cessez, cessez ce jeu exécrable, foutez, mes amis, foutez et peuplez, c'est le grand objet de la nature<sup>16</sup>. » Restif a une vision assez large de la nature, obéissant à une visée nataliste et au travail productif: en cas de besoin pressant, il recommande aux hommes politiques de recourir à la masturbation plutôt que d'aller voir une prostituée, car la crainte d'une maladie vénérienne pourrait les empêcher de se concentrer sur leurs tâches.

### Hercule: le sexe et la massue

Cet imaginaire de la vigueur naturelle va trouver son icône dans Hercule, qui, dans *Les Quarante Manières de foutre* (1790), donne son nom à la manière la plus patriote: « la femme se met à califourchon sur son fouteur », qui « se lève tout debout, et la fout ainsi en se promenant ». Cette « 34<sup>e</sup> façon » n'est pas à la portée de tous: « Pour essayer de cette manière, il faut être fort de reins [...]. Petits-mâîtres, Hercule ainsi foutait; c'est assez vous dire que c'est au-dessus de vos forces<sup>17</sup>. » La vigueur se traduit par l'athlétisme de la position: le mâle devient un bodybuilder. Dès 1784, *Le Petit-Fils d'Hercule* développait ce contre-modèle de la masculinité qui vient supplanter celui du petit-maître; la deuxième édition en a été ornée de gravures, dont l'une illustre la position en question. Ce lointain descendant du héros s'identifie au symbole de sa puissance virile: je « mis une culotte extrêmement juste; je m'étais aperçu que mon visage était toujours la seconde chose qu'on examinait chez moi<sup>18</sup> ». À raison, puisque neuf vierges le voyant nu s'écrient en chœur: « Juste Ciel! [...] C'est la massue de son père<sup>19</sup>. » La première fonction de cette massue est d'assimiler sexualité et travail. Les douze travaux sont en effet un élément fondamental du personnage, et, dans ce texte, ses exploits sexuels sont autant de travaux qui l'opposent idéologiquement à l'oisiveté de l'aristocratie. À quoi s'ajoute un souci de rapidité, se substituant à la lenteur voluptueuse des libertins d'Ancien Régime: « Sachez [...] qu'un homme comme vous bande, fout et part<sup>20</sup> », lui rappelle une de ses amantes. La

16. *Dom B\*\*\* aux États-Généraux* (1789), dans *Œuvres érotiques de Restif de La Bretonne*, Paris, Fayard, coll. « L'Enfer de la BN », 1985, p. 557.

17. Dans *La Science pratique de l'amour*, p. 71. Cf. S. Genand, *Le Libertinage et l'Histoire: politique de la séduction à la fin de l'Ancien Régime*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 214, et « Éros politique: idéologies du corps à la fin de l'Ancien Régime », *Dix-huitième siècle*, n° 37, 2005, p. 577-597. Voir aussi S. Loubère, « Hercule foutromane: l'héroïsme amoureux au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Orages*, n° 2, 2003, p. 63-84.

18. *Le Petit-Fils d'Hercule* (1784, 1790), dans *Romanciers libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. P. Wald-Lasowski, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. II, p. 1115.

19. *Ibid.*, p. 1103.

20. *Ibid.*, p. 1107.

rapidité se joint à la productivité, réclamée par Restif de La Bretonne qui voulait des amants féconds.

Or, en 1792, la massue d'Hercule prend le relais : dans un transfert de la puissance sexuelle à la force de résistance, le vaillant et vigoureux dépuceleur devient un héros propre à arrêter les ennemis politiques de la République. Au moment de la chute des Girondins, Hercule est choisi comme emblème du peuple français. Jacques-Louis David en prépare une effigie : « Que cette image du peuple debout tienne dans son autre main cette massue terrible et réelle, dont celle de l'Hercule ancien ne fut que le symbole<sup>21</sup>. » On notera que David souligne le passage du sens symbolique – « ancien » pouvant aussi renvoyer à l'Hercule galant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle – au sens littéral. Dans cette image destinée au public, la taille de la massue se développe, alors que le sexe se rétrécit singulièrement, pour des raisons de décence d'abord ; peut-être aussi parce que l'enjeu s'est déplacé : la régénération de la nation par un mâle naturellement et superlativement vigoureux aux dépens d'une noblesse dévitalisée cède le pas à un héros jacobin et montagnard combattant les girondins. La statue d'Hercule élaborée par David pour la fête de l'Unité et de l'Indivisibilité (10 août 1793) symbolisait le peuple français écrasant l'hydre du fédéralisme. Il a repris cette figure dans un projet sans doute destiné à un rideau de l'Opéra : « Le triomphe du peuple français », où le peuple était représenté par un Hercule assis sur un char, sa main gauche reposant sur une massue surdimensionnée<sup>22</sup>.

Les deux attributs d'Hercule, le sexe perfor(m)ant et la massue brisant les ennemis de la Révolution, sont évidemment liés dans un jeu métaphorique à double sens, où le sexe renvoie à la massue, et vice-versa. Ainsi, dans un des récits de *L'Écho foutromane* (1792), « Le secret de Madame de Conléché ou l'origine des chiens manchons », un jeune patriote, à peine marié, souhaite « abattre le despotisme avant de combattre un pucelage »<sup>23</sup>. Sous le badinage léger indiqué par le titre et le sous-titre, c'est une certaine rhétorique révolutionnaire qui est pastichée. Dans cette perspective, on remarquera que le polyptote rapproche les deux actions et les donne pour interchangeables (combattre le despotisme et abattre un pucelage). Si la même vigueur est à l'œuvre, l'ordre de priorité est clairement affiché : pour l'homme *vertueux*, la lutte politique doit précéder l'étreinte conjugale. De

21. *Discours devant la Convention nationale*, séance du 17 brumaire An II, cité par Baecque, *op. cit.*, p. 377-378. Sur l'émergence de cette figure d'Hercule, voir L. Hunt, *Politics, Culture, and Class in the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 1984, p. 94-116.

22. Voir *Jacques-Louis David, 1748-1825* (Catalogue de l'exposition Louvre-Versailles, 1989-1990), Paris, RMN, 1989, p. 292-293.

23. *L'Écho foutromane, ou recueil de plusieurs scènes lubriques et libertines* [...], 1792, p. 36. Sur ce texte, voir l'analyse de Genand, *art. cit.*, p. 590.



l'association de ces deux faces de la vigueur herculéenne, un témoignage tardif révèle une autre dimension :

Les Suisses jouissent depuis longtemps d'une grande réputation en matière de galanterie ; cette contrée, fameuse par son intrépidité et la fermeté héroïque avec laquelle elle sut résister aux efforts de ses tyrans, l'est également par la vigueur qui distingue ses habitants ; leur nom est presque le synonyme d'Hercule, et il n'y a point de femme qui puisse le prononcer sans un sentiment de plaisir<sup>24</sup>.

La réputation de la vigueur helvétique apparaît avant la Révolution, par exemple dans *La Foutromanie*<sup>25</sup> ; il est sans doute à rapprocher du mythe suisse tel que Rousseau l'a élaboré, associant retour à la nature et démocratie. Il a été relayé pendant la Révolution par la remise au goût du jour de la figure de Guillaume Tell, par exemple dans la tragédie lyrique de Sedaine et Grétry, montée en 1791. Mythe du montagnard qui a libéré ses concitoyens de la tyrannie, il est lié à l'idée d'un nécessaire retour à la nature et à l'origine pour construire la figure masculine susceptible à régénérer la nation.

Cette double exaltation du phallus et de la massue soulève questions et paradoxes. En premier lieu, comme l'a relevé Lynn Hunt, Hercule, censé représenter le peuple, est une figure liée à l'aristocratie qui y a souvent eu recours pour donner lustre et muscles à la lignée. Ainsi, l'Arioste dans le *Roland furieux* évoque Hercule comme l'ancêtre des Este, alors qu'en France on a volontiers identifié le monarque à un « Hercule gaulois », dans une tradition mythographique vivace et riche, dont le poème de Du Bellay, « Digne fils de Henri, notre Hercule gaulois » (*Les Regrets*), illustre un aspect, celui de la croisée des chemins entre vice et vertu. Dans la rhétorique révolutionnaire, on assiste à une réappropriation de cette figure, un rapatriement vers le populaire ; les « travaux » deviennent une manière de valoriser le travail. Sur cette valeur se fonde une nouvelle noblesse, musclée, athlétique, combative, dotée de force et de vertus. Ainsi le « jeune époux » de *L'Écho foutromane* « voulait, en franc patriote, mêler quelques branches de laurier à la couronne de myrte<sup>26</sup> » du mariage ; ce double adoubement fait de la masculinité une noblesse<sup>27</sup>. Au moment où l'ancienne aristocratie est défaits, de nouvelles valeurs sont assignées aux tâches accomplies par le peuple, plus précisément masculin, d'autant plus que les tentatives de construire un héroïsme féminin spécifique se sont soldées par un échec<sup>28</sup>. Au combat contre le rival se superpose dans la figure

24. C. F. Fexavali, *Le Faublas moderne ou les Aventures d'un Suisse*, An X-1801, p. 8.

25. Poème attribué à Sénac de Meilhan, chant II, éd. de 1780, p. 39.

26. *L'Écho foutromane*, p. 36.

27. Sur « la masculinité comme noblesse », voir Bourdieu, *op. cit.*, p. 81-90.

28. Sur cette impossibilité, voir J.-M. Roulin, « L'héroïsme au féminin dans les épopées de la période révolutionnaire », *Cahiers parisiens/Parisian Notebooks*, n° 3, 2007, p. 397-413.

d'Hercule une vision du rapport sexuel et, partant, de la relation entre les sexes. La représentation de l'acte amoureux exprime clairement le rejet du féminin. Si les métaphores guerrières ont de tout temps fait partie de la rhétorique érotique et si les relations sexuelles ont de même été représentées en termes de domination, ces deux aspects sont exacerbés dans les manuels érotiques de la Révolution : la manière dont le rapport sexuel est décrit met en avant, de façon excessive, la vigueur d'Hercule (« combattre un pucelage »), dans un geste où la domination est victimisation. Ainsi, dans *Les Travaux d'Hercule*, « [1]a bonne manière, ou celle du bougrement patriotique Père Duchesne » redouble verbalement la violence du rapport décrit par une lexicalisation ordurière du corps féminin :

Il faut, sacré nom d'un million de cons vérolés ! pour foutre à la manière bougrement patriotique de l'énergique père Duchesne, empoigner par la cotte une garce à cul, et lui ouvrir, sacré triple nom d'une vieille tétasse ! sa vilaine foutue fressure de vache [...]. Si je ne te fous pas un vit fabriqué comme un tuyau du poêle des Invalides, je te permets de m'appeler le plus grand bande-à-l'aise de tous les aristocrates<sup>29</sup>.

Le père Duchesne magnifie l'énergie révolutionnaire, dans un texte à l'outrance parodique, et raille la mollesse aristocratique ; il met en évidence la violence du rapport entre un vigoureux révolutionnaire qui victimise, verbalement et physiquement, sa partenaire, si on peut encore l'appeler ainsi. Comme le bodybuilding, cette course à l'armement phallique des Hercules révolutionnaires relève d'un paradoxe central de la masculinité : l'« immense vulnérabilité » qui menace « l'idéal impossible de virilité » « conduit, paradoxalement, à l'investissement forcené dans tous les jeux de violence masculins, tels dans nos sociétés les sports, et tout spécialement ceux qui sont les mieux faits pour produire les signes visibles de la masculinité<sup>30</sup> ». Le sentiment de vulnérabilité est la conséquence du désir de pouvoir associé à la masculinité. Guerre d'intox, aussi, où le déploiement, fût-il parodique, des signes extérieurs a la même fonction que le défilé militaire. Or cette force s'affiche aussi dans la domination violente de la femme, renvoyant à un rejet et une peur du féminin. Pour en revenir à cet exemple, le « jeune époux » de *L'Écho foutromane* est blessé avant d'avoir pu célébrer sa nuit de noces : « un plomb meurtrier, vomi par une bouche infernale, vint frapper ce malheureux, précisément au-dessous du bas-ventre ; et lui enlevant ses deux testicules, ne lui laisse que la moitié d'un vit qui, cette nuit même, devait tout seul opérer une révolution d'une autre espèce en changeant une fille en femme<sup>31</sup>. » La désignation du fusil ou d'un canon par un terme féminin (bouche) et surtout par une métaphore qui

29. *Les Travaux d'Hercule* (1790), dans *La Science pratique*, p. 208. Rappelons que « bande-à-l'aise » désigne le manque d'énergie virile.

30. Bourdieu, *op. cit.*, p. 76.

31. *L'Écho foutromane*, p. 36.

renvoie au creux de la pièce et non à sa protubérance, et qui, personnifiant l'arme, joue sur l'ambiguïté sexuelle, fait de cette blessure l'expression d'une angoisse de castration. Si les deux révolutions sont associées, c'est aussi pour marquer que la seconde, la sexuelle, comporte une menace : la nuit de noces ne sera pas consommée, et M<sup>me</sup> de Conléché devra se contenter des services de son chien, Favori.

Cette vulnérabilité, Louis-Sébastien Mercier l'a perçue et exprimée en faisant des Hercules révolutionnaires parisiens des figures du travestissement, des *drag-heroes*. Depuis 1789, « le ton, le grand ton », remarque-t-il, « est de se botter pour garder son appartement, pour courir Paris sans même monter à cheval ni passer les barrières ». Or, les enseignes des bottiers font de cette pièce de vêtement un accessoire d'Hercule : « La botte [...] semble moulée sur la jambe de l'Hercule Farnèse. » Ceux qui en portent se promènent « les cheveux coupés et le gourdin à la main » et « voutés en Hercule ». En réalité, les hommes bottés ont « des jambes de cerf », c'est-à-dire disproportionnées, et, surtout, se transforment en femmes à la première pluie : « Lorsqu'il pleut ou lorsqu'une averse élargit jusqu'au pied des murailles les ruisseaux, un élégant botté les saute à pieds joints et marche avec la précaution d'une coquette qui choisit le pavé<sup>32</sup>. »

Sous cet éclairage, la puissance d'Hercule est réduite à ses accessoires (bottes, gourdin), pure apparence, magnifiant la virilité pour mieux parer les retours de la femme cachée en tout héros. Plus encore, c'est aussi la peur d'un pouvoir féminin qui est conjurée. Dans un texte de 1806, Mercier manifeste cette peur que les femmes s'emparent du phallus, sceptre du pouvoir : « Presque toutes les Parisiennes, durant l'hiver de 1806, se montrèrent en public vêtues de redingotes, en sorte qu'on eût dit qu'il n'y avait plus alors qu'un seul sexe dans la capitale. » Or cette invasion d'amazones renvoie à la peur d'un pouvoir féminin, clairement considéré comme maléfique : à la suite de la création d'un club de femmes en 1793, « [l]es Français se sont vus à la veille d'être gouvernés comme au temps des Gaulois par un sénat de femmes<sup>33</sup> ». Restif de La Bretonne formule cette appropriation du pouvoir par les femmes à travers la figure d'un député impuissant :

Telle qui aurait préféré, il y a six mois, un vit de sept pouces, orné d'un poil noir, rude et touffu, préférerait d'avoir entre les mains le vit flasque d'un vieux député qui se signale dans l'Assemblée nationale pour la hardiesse de ses motions. Elle croirait donner des lois à la France en flagellant les fesses du bonhomme, en lui chatouillant le prépuce, en régénérant sa constitution délabrée<sup>34</sup>.

32. « Des bottes » (mai 1795), dans *Le Nouveau Paris*, éd. J.-C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, p. 1154-1155.

33. « Femmes amazones », s. d., après 1806, *ibid.*, p. 1191-1193.

34. *Dom B\*\*\* aux États-Généraux*, p. 547.

Dès lors qu'elle ne repose pas sur un sexe bandant, la vigueur législative et la régénération de la nation dans sa « constitution » sont menacées de détournement au profit des femmes. La massue et le sexe, qui doivent idéalement aller de pair, font aussi l'objet de remises en cause satiriques. Ainsi, le Marat mis en scène dans *Le Bordel patriotique* « gamahuche » Danton et Théroigne de Méricourt dans un geste vénel – il vient au bordel pour gagner de l'argent car son journal ne lui rapporte rien : l'impuissance renvoie à la dépendance financière et met en question le pouvoir politique du personnage. Cette remise en cause du modèle de l'Hercule républicain, bandant, foutant et fécondant, constitue une des clés de lecture de *La Philosophie dans le boudoir* de Sade.

### Sade : repenser la virilité ou la naturalisation de l'antiphysique

Publiée en 1795, en pleine réaction thermidorienne, *La Philosophie dans le boudoir* constitue une chambre d'échos aux événements politiques. Ainsi, le leitmotiv de la régénération est repris dans le pamphlet inséré, « Français, encore un effort si vous voulez être républicains » : la religion chrétienne, peut-on y lire, ne convient pas « à une nation fière et guerrière, qui vient de se régénérer<sup>35</sup> ». Sade reprend des éléments des débats politiques contemporains, souvent sur le mode de la parodie ou du pastiche, au point qu'il est difficile de cerner la cohérence de son discours, voire vain de la chercher à tout prix<sup>36</sup>. De plus, la scène érotique construite dans le dialogue et les didascalies élabore un discours hanté par les fantasmes personnels. Or, ces constructions fantasmatiques s'enracinent dans les représentations collectives, et offrent une vision sociopolitique – de sorte que ce roman a pu être lu comme un révélateur du « sens caché de l'expérience révolutionnaire<sup>37</sup> ». Je dirais plutôt qu'il offre l'espace d'un contre-discours, où se mêlent parodie et argumentation logique.

La taille des membres virils s'inscrit dans cette articulation du fantasme et de la réaction au discours politique contemporain. Les dimensions en sont souvent données : Augustin est doté d'un membre de « treize pouces de long sur huit et demi de circonférence » (p. 80), soit 35 cm sur 23. La description chiffrée et l'exagération obéissent à une logique fantasmatique. Dans le même temps, on observe que les personnages les mieux dotés du texte sont issus du peuple : Lapière, le valet, et Augustin, le jardinier. La hiérarchie des grandeurs est inverse à celle des *Cent Vingt Journées de Sodome*, où la taille des attributs sexuels est proportionnelle au rang aristo-

35. D. A. F. de Sade, *Œuvres*, éd. M. Delon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, t. III, p. 111. Par la suite, les chiffres entre parenthèses renverront à cette édition.

36. Sur la question politique, voir M. Delon, « Sade thermidorien », dans *Sade : écrire la crise*, dir. M. Camus et P. Roger, Paris, Belfond, 1983, p. 99-117.

37. Hunt, *Le Roman familial*, p. 144.

cratique des personnages<sup>38</sup>. Par sa fonction de jardinier, Augustin incarne pleinement une force de la nature, un des attributs de l'Hercule jacobin. Les flots de sperme qu'il est capable de déverser en font un régénérateur rêvé: il décharge « comme un torrent » (p. 80), remarque M<sup>me</sup> de Saint-Ange, dans une comparaison qui, dans un effet parodique, convoque à la fois les torrents de larmes du roman sensible et la force de la nature. Cette promesse, il la réalisera sur scène, inondant Eugénie et la chambre des plaisirs (p. 85). Or, contrairement à l'Hercule des textes érotiques ou politiques, l'Augustin de Sade est instrumentalisé, un mannequin au service du plaisir de ses maîtres. Il parle peu et dans un jargon qui reprend celui des valets de comédie de Molière, doublant la sujétion sociale d'un archaïsme. Il apparaît clairement comme un pastiche, faisant du héros du peuple un personnage athlétique et apprécié sans doute, mais sans autonomie, ni indépendance. De même, Lapierre est vérolé, et il reçoit l'ordre de contaminer M<sup>me</sup> de Mistival: la régénération populaire apparaît ici comme la diffusion d'un poison mortifère, plaçant sous un éclairage critique la propagande jacobine. Si la virilité a sa place dans un univers fantasmatique, elle est dénoncée comme un leurre dans l'imaginaire du politique. Dès lors, la masculinité sadienne se construit en se découplant de la pure virilité.

Ce découplage n'ouvre pas la voie à une vision égalitaire des sexes ou à un féminisme. À témoin, la fascination pour « le baume délicieux de la vie » (p. 17) qui traverse le texte: c'est bien cette « semence prolifique » (p. 18) qui crée, et non la matrice, affirme M<sup>me</sup> de Saint-Ange (p. 24), se rangeant du côté des « animalculistes ». La figure maîtresse du texte s'incarne d'ailleurs dans un homme, Dolmancé, qui organise la scène et détient la maîtrise du discours théorique. Narrativement, il est dès la première page construit comme l'objet du désir, mais d'un désir particulier. M<sup>me</sup> de Saint-Ange fait part à son frère de son souhait ardent de le rencontrer:

Dolmancé [...] de ses jours, [...] n'a pu voir une femme comme l'usage le prescrit, qui sodomite par principe, non seulement est idolâtre de son sexe, mais ne cède au nôtre, que sous la clause spéciale de lui livrer les attraits chéris dont il est accoutumé de se servir chez les hommes. Vois, mon frère, quelle est ma bizarre fantaisie! je veux être le Ganymède de ce nouveau Jupiter. (p. 5-6)

Pour Dolmancé, « les délices de Sodome sont aussi chers comme agent que comme patient » (p. 6). Il choisit de manière déterminée et quasi exclusive des pratiques « anti-physiques » au nom de principes qui s'inscrivent dans une réinterprétation de la nature<sup>39</sup>. Mais c'est cela même

38. Comme le relève J.-C. Abramovici, « La Possibilité d'un boudoir », *La Philosophie dans le boudoir*, Paris, Garnier-Flammarion, 2007, p. xi.

39. Sur le glissement de la notion de nature, voir W. Edmiston, « Nature, Sodomy and Semantics in Sade's *La Philosophie dans le boudoir* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, n° 24, 1995, p. 121-136.

qui semble en faire l'attrait auprès de M<sup>me</sup> de Saint-Ange. Dans sa représentation du sodomite, Sade n'abolit pourtant pas le rapport de pouvoir : il est dépeint comme celui entre Jupiter et Ganymède, entre un dieu et son échanson. Et Dolmancé affirme qu'« il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il bande » (p. 158), associant phallus et pouvoir, même si une note de l'auteur distingue les despotismes libertin et politique. S'il reprend certains éléments de la fantasmagorie virile, Sade s'en démarque nettement en acceptant le passage de la frontière des sexes ; le sodomite peut être appréhendé sous les traits du féminin : Dolmancé a « un peu de mollesse dans la taille » (p. 6) et il reconnaîtra que le sodomite a « presque tous les vices et toutes les vertus d'une femme » (p. 107). Mais ce qui le caractérise d'abord, c'est sa capacité à jouer les deux rôles, à en changer à sa guise, à passer la frontière, à éprouver les deux plaisirs, à « être à la fois amant et maîtresse » (p. 93) : « rouge comme une bacchante » pour avoir subi les assauts du chevalier, il est dans le même temps enflammé du désir de le pénétrer en retour (p. 8). Dès lors la masculinité ne se résume plus à la virilité. Non seulement l'homme complet adjoint l'anus au phallus, mais l'anus est promu comme le siège du plus grand plaisir : « ah ! ma chère Eugénie, si vous saviez comme on jouit délicieusement, quand un gros vit vous remplit le derrière [...] ; il n'est point de jouissance qui vaille celle-là. » (p. 93) Dans la relation sexuelle, l'homme qui se fait « patient » abandonne volontairement le pouvoir et jouit de sa soumission. À la masculinité exclusivement phallique de l'Hercule jacobin, Sade répond par la masculinité phallique et anale d'un Dolmancé.

Dans un pastiche virtuose des arguments de la philosophie et de la pensée politique contemporaines, *La Philosophie dans le boudoir* repense radicalement la masculinité. Dans « Français, encore un effort », Sade montre que la sodomie « est utile dans une république » (p. 141), source de vertu et de patriotisme. Dénouant les relations familiales et parentales, elle contribue à faire des citoyens dévoués à l'État. À l'idée de Rousseau que « dans une République il faut des hommes », il acquiesce et précise : *oui, mais des sodomites*. Ce modèle de masculinité présente un deuxième trait majeur : il incarne le refus de la « propagation », c'est-à-dire de la reproduction, thème central dans la pensée de Sade. Reprenant certains éléments de la pensée matérialiste, l'argument fondamental est que la nature pratique la destruction et la création. Le double plaisir apparaît comme un geste simultané de perte et de don : « je le traitai comme Dolmancé, qui me rendant au centuple toutes les secousses dont j'accablais notre tiers, ex-hala bientôt, cette liqueur enchanteresse dont j'arrosais presque en même temps celui de V\*\*\*. » (p. 8) D'un côté, l'épanchement dans ce qui a été qualifié de « gouffre », porteur d'une idée de perte, de l'autre, la métaphore d'un arrosage. La double décharge, comme image de la transmission, d'un mouvement naturel, doit se faire dans un orifice infécond. À la production, Sade oppose l'échange, une forme de potlatch ou de dépense gratuite com-

me loi de la nature, dans un éloge de la « stérile volupté » dont Baudelaire fera l'un des traits des femmes de Lesbos. Dans ce sens, l'anus, comme emblème de la masculinité, relève d'une économie où l'échange se substitue à l'idée de production.

« Réinvestir collectivement et libidinalement l'anus est affaiblir d'autant le grand signifiant phallique qui nous domine quotidiennement dans les petites hiérarchies familiales comme dans les grandes hiérarchies sociales<sup>40</sup>. » Cette affirmation provocatrice de Guy Hocquenghem, la construction d'un pouvoir phallique et naturel dans l'Hercule révolutionnaire et sa déconstruction par Sade en montrent la pertinence. Plus encore, la vision de la sexualité comme lieu où sont explicitement mises en scène des relations de domination ouvre dans *La Philosophie dans le boudoir* sur la valorisation, parce que source du plus grand plaisir, du renoncement volontaire au pouvoir. À cet égard, il préfigure la thèse défendue par Leo Bersani, pour qui l'homosexualité masculine prend le risque du sexuel en lui-même en tant que risque d'une perte de soi<sup>41</sup>, dans une vision de la virilité qui redéfinit radicalement la masculinité.

Jean-Marie Roulin

*UMR LIRE et université Jean-Monnet, Saint-Étienne*

---

40. Hocquenghem, *op. cit.*, p. 107.

41. Bersani, *op. cit.*, p. 78.